

## CHAPITRE XX

### ACTUALITÉ DU « PORT-ROYAL » DE SAINTE-BEUVE

Pierre MAGNARD

Si l'admirable monument élevé par Sainte-Beuve à la mémoire de Port-Royal mérite réévaluation, ce n'est en raison ni de ses lacunes, ni de ses insuffisances, mais de la gageure même qu'en représente le projet. Dès le début de son *Discours devant l'Académie de Lausanne*, le 6 novembre 1837, Sainte-Beuve disait : « Port-Royal est un grand sujet. Ce qu'il y a de particulier en apparence et de réellement circonscrit ne l'empêche pas de tenir à tout son siècle, de le traverser dans toute sa durée, de le presser dans tous ses moments, de le vouloir envahi sans relâche, de le modifier du moins, de le caractériser et de l'illustrer toujours. Ce cloître d'abord rétréci, sous les arceaux duquel nous nous engagerons, va jusqu'au bout du grand règne qu'il a devancé, y donne à demi ou en plein à chaque instant, et l'éclaire de son désert par des jours profonds et imprévus » (I, p. 6)<sup>1</sup>. Ramener l'histoire du grand siècle à celle de « la réforme d'un seul couvent de filles » revient à la miniaturiser et à faire de la partie la figure même du tout. On ne saurait pousser aussi loin la synecdoque sans s'être assuré de l'expressivité du phénomène privilégié. Le procédé est d'emblée annoncé : « Port-Royal, en sa destinée, forme un drame entier, un drame sévère et touchant, où l'unité antique s'observe, où le chœur avec son gémissement fidèle ne manque pas » (I, p. 26). Ce drame aura pour scène le cloître évoqué plus haut et pour protagonistes ses hôtes, religieuses et solitaires, leurs détracteurs et bientôt leurs

---

<sup>1</sup> Editions utilisées des œuvres de Sainte-Beuve : *Port-Royal*, 5 vol., Paris, Renduel 1840-1859. *Causeries du Lundi*, 13 vol., Paris, Garnier, 1852-1885. *Correspondance générale*, éd. J. Bonnerot, 19 vol., Paris Stock, puis Didier, Toulouse, Privat, 1935 sq. *Volupté*, éd. Folio Gallimard, 1986.

persécuteurs ; ses différents actes correspondront aux trois générations spirituelles, incarnées par trois visages, celui de la grande Angélique, celui d'Angélique de saint Jean et, pour « l'extrême fin » celui de la mère Louise de Sainte-Anastasia du Mesnil. Cette filiation selon l'esprit ne saurait faire oublier les liens charnels, une famille, celle des Arnauld, à laquelle s'allient les Bignon, les Sainte-Marthe, les Le Nain, les Thomas du Fossé, les Vitart, les Pascal, comme autant de sarments issus d'un même cep. Qu'on y ajoute, côté « solitaires », une connotation sociologique et l'on aura ce « tiers-état supérieur... qui compose le fond de Port-Royal, cette société libre... le lieu par excellence où l'on se donne le Monsieur » (II, p. 226). La mise en scène du drame va produire une suite de « tableaux » dont certains sont restés fameux, la « journée du guichet » ou l'image du retour aux Champs après l'exil, ou encore celle de « l'enlèvement » ; mais ce qui frappe dans cette mise en scène c'est l'aptitude de l'auteur à produire des portraits, comme si le portrait était en définitive la figure la plus expressive de « l'esprit de Port-Royal », considéré comme l'esprit même de tout le siècle. Et l'on comprend ce mot de Sainte-Beuve dans sa correspondance : « Dans mon livre sur Port-Royal, j'ai moins prétendu faire une histoire qu'un grand portrait : portrait du monastère et de la société de ces Messieurs, et, au dedans, quantité de portraits particuliers et de médaillons » (*Corr. gén.* XV, p. 104).

La première question qui se pose alors est double : en quoi Port-Royal est-il expressif du siècle tout entier ? le portrait est-il l'image la plus propre à en figurer l'esprit ? Cette double expressivité du siècle par Port-Royal, de Port-Royal par tel portrait de solitaire ou de religieuse n'est pas en effet, sans faire difficulté pour qui s'aviserait que Port-Royal refuse le siècle et dénie au portrait toute véracité. De Pascal à Barcos, de Barcos à Nicole n'entend-on pas la même critique d'une représentation spéieuse de ce qui n'est que vain personnage. Peut-on fixer les traits d'un être qui jamais authentiquement ne saurait se poser comme un « moi » ? Le visage de cérémonie que le peintre tire du plâtre pour accréditer la présence de quelque disparu risque fort de ne pérenniser qu'un faux-semblant. Qu'on ajoute à cela la critique qu'à celle du portrait joint Nicole de l'analyse psychologique et du jeu égarant des « pensées échappées », on sera en droit de se demander comment de la surimpression de portraits déjà vains peut résulter « le portrait de Port-Royal ». Pourtant, c'est bien l'art du portrait qui sert de paradigme à notre auteur, quand il écrit à propos de Sacy : « Si j'ai bien réussi à rassembler tous les traits, à découper le portrait exact, tel que me le fournissaient les auteurs originaux et

surtout Fontaine, l'idée distincte qui restera de cette figure de M. de Sacy ne sera autre que celle d'un de ces tableaux noirs qu'on voit quelquefois dans une salle basse et sombre, un Rembrandt sans le rayon et tout uni » (II, p. 365). La composition du moraliste, comme celle du peintre procédant par superposition de couches sur la toile, ne risque-t-elle pas de faire écran entre l'observateur et la réalité spirituelle qu'il tente de viser ? Les deux essais de Nicole sur le « portrait » et sur la « connaissance de soi » inciteraient sinon à la circonspection, du moins à un examen critique de cette œuvre au demeurant admirable.

Certes Sainte-Beuve s'est toujours donné comme un lecteur fidèle des divers mémoires écrits pour servir à l'histoire de Port-Royal, ceux de Fontaine, de Lancelot, de Thomas du Fossé, de Besoigne et de Gerberon. Il distingue ceux qui, ne visant qu'à la « piété » et la « reconnaissance », recherchent l'édification de ceux qui s'attachent à établir l'histoire du jansénisme. Le fonds où il puise est cependant toujours le même, les « relations » écrites par les religieuses elles-mêmes, les « journaux », les « correspondances » pieusement conservées et recopiées, les « mémoires » enfin. S'il est toujours fidèle à ces documents, il reste qu'il les traite à sa manière et c'est cette manière que nous voudrions mettre en évidence.

L'admiration dont il témoigne à maintes reprises pour l'exceptionnelle authenticité du témoignage donné par Fontaine et par Lancelot explique peut-être qu'il emprunte aux traductions des Pères cette tendance iconographique à rapprocher Port-Royal de la primitive Eglise, tendance qui ne faisait que traduire la volonté de réforme incarnée par l'abbaye. Le retour aux sources n'est-il point retour au fondamental ? Pourtant c'est aussitôt vers une typologie des caractères spirituels que se dirige l'amateur d'âmes qu'est Sainte-Beuve. Celui-ci ne dit-il pas vouloir « construire pour l'époque des analogies et des parallèles à la Plutarque » (I, p. 406) ? Ainsi souvenons-nous du portrait d'Antoine Le Maître, fou de Dieu au point de s'arracher au barreau dont il était le plus beau fleuron, « grand pénitent » à Port-Royal, « grand lutteur des déserts » comme saint Jérôme et comme lui traducteur des Ecritures et des Pères Grecs (I, pp. 403 sq.). Basile, Chrysostome, Ambroise, Augustin, Athanase semblent revenus sur terre. Cette grande diversité de charismes dans la primitive Eglise aide Sainte-Beuve à distinguer entre des figures que la vie commune et la poursuite d'une même fin ne font que diversifier davantage : « Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce que Racine est à Sophocle ou à Euripide, ce que Bossuet est à saint Chrysostome, Port-Royal, avec

ses religieuses et ses solitaires, l'est à saint Grégoire, à saint Basile, à saint Jérôme, à saint Ephrem, à saint Eucher, à tout ce côté pénitent et studieux dans la pénitence de l'antiquité chrétienne et des Pères, lequel, sans Port-Royal... n'aurait pas été alors reproduit suffisamment ni représenté » (I, p. 413). Ailleurs, la comparaison se fait avec des modernes : Antoine Arnauld est le « Malherbe de la théologie » (I, p. 261). M. de Séricourt préfigure Vauvenargues, dont il annonce la vertu et la générosité ; Vauvenargues n'est-il pas lui-même « un Pascal adouci et non affaibli, qui s'est véritablement tenu dans le milieu humain et qui ne s'est pas creusé d'abîme » (*Causeries du Lundi*, III, pp. 142-143) ? Parfois, la figure est empruntée à la fiction : ainsi M. de Harlay est vu comme un Tartuffe doublé d'un Philinthe.

Dès lors, on le voit, il s'agit moins d'une tendance hagiographique que d'un projet typologique, la surimpression des différents cadres étant destinée à repérer les individualités : « Les familles véritables et naturelles des hommes ne sont pas si nombreuses ; quand on a un peu observé de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on reconnaît combien les natures diverses d'esprits, d'organisations se rapportent à certains types, à certains chefs principaux... C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales. Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode des familles naturelles d'esprits. Un individu bien observé se rapporte vite à l'espèce qu'on n'a vue que de loin, et l'éclaire » (I, p. 58). Il ne s'agit pas de voir dans une observation bien faite une généralisation bien fondée, mais de discerner les singularités, le détail, l'anecdotique ou le contingent, étant révélateur de l'essentiel : « J'ai surtout fait de la morale, de l'histoire naturelle et de la classification naturelle des caractères : Saint-Cyran, le génie fondateur directeur ; Singlin et Saci, des directeurs avec des nuances diverses ; M. le Maître, le pénitent à feu et à sang, le pénitent héroïque ; Lancelot, le maître ; Tillemont, l'élève ; d'Andilly, le patriarche qui décore de ses cheveux blancs » (Lettre du 21 mai 1838, *Corr. Gén.* II, p. 368). Outre que cette typologie confère une généralité au singulier, on peut se demander si l'aveu d'une telle essentialité est compatible tant avec l'hypernominalisme dont fait profession Pascal qu'avec la critique de l'idée de nature accomplie par Jansénius. S'il n'y a que des singularités expressives, en chaque instant, de la pesanteur ou de la grâce qui les emportent, cette classification n'assimile-t-elle pas abusivement ce qui reste absolument différent, ne fixe-t-elle pas ce qui est perpétuel mouvement ? Enfin le seul paradigme étant Jésus-Christ, dont l'imitation nous fait image de Dieu, est-il une autre ressemblance qui puisse témoigner en

l'homme de la vie de l'esprit ? Relisons la lettre 93 de Nicole en ses *Essais de morale* : « Les vertus chrétiennes qu'on a pratiquées... doivent être regardées comme les linéaments et les traits de l'âme et comme un caractère particulier dont les personnes qui nous connaissent doivent conserver l'idée dans leur esprit... C'est en cette manière que les personnes parfaitement chrétiennes doivent se contenter d'être peintes ; et la charité de Jésus-Christ doit faire cette peinture ineffaçablement dans le cœur des personnes qu'elles aiment... C'est cette impression intérieure et spirituelle qui est leur vrai portrait, puisqu'elle représente ce qu'elles sont véritablement devant Dieu et que ce n'est rien que ce que l'on est selon les sens ». L'amateur de portrait n'en reste-t-il pas à l'image, sans chercher à viser ce dont elle est l'image.

Le retour à l'Église des premiers siècles est cependant toujours là, ressourcement il est vrai mémoriel plutôt que proprement spirituel, où la réminiscence impropre à figurer un retour à l'originnaire, c'est-à-dire une conversion, se contente de l'évocation d'un lointain passé. Cette attitude, plus romantique que religieuse, est celle même que fustigera Kierkegaard dans la préface d'*In vino veritas*, quand il opposera à la mémoire du révolu le souvenir de l'éternel. La grande précision historique relève de cette minutie balzacienne, qui croit pouvoir restituer l'esprit du lieu, sans que la technique spirituelle du dépaysement, chère à Ignace de Loyola, n'ait été envisagée. Le désert de Chevreuse cesse, dès lors, de traduire la violence d'une délocalisation, pour n'être plus que le paysage d'une âme, et de quelle âme, celle d'Amaury, le personnage de *Volupté* : « O vents qui avez passé par Bethléem, qui vous êtes reposés au Pont sur la riante solitude de Basile, qui vous êtes embrasés en Syrie, dans la Thébaïde, à Oxyrinthe, à l'île de Tabenne, qui avez attiédi ensuite votre souffle africain à Lérins et aux îles de la Méditerranée, vous aviez réuni encore une fois vos antiques parfums en cette vallée, proche Chevreuse et Vaumuriel ; vous vous y étiez arrêtés un moment en foyer d'arômes et en oasis rafraîchi, avant de vous disperser aux dernières tempêtes » (*Volupté*, p. 324). Le cher vallon ne donne plus occasion qu'à symphonies parfumées et porteuses de souvenirs, un peu comme ces autres lieux magiques que furent, pour Sainte-Beuve, Juilly et La Chesnaie qui, à la faveur de la présence de La Mennais, réveillèrent en lui « tout ce que le christianisme avait pu autrefois inspirer de sentiments tendres et de respects soumis » (Lettre à La Mennais du 24 mai 1831).

Ce n'est pas seulement qu'une religiosité romantique nimbe tous les portraits du *Port-Royal*, c'est que ce « couvent de filles », non content d'exprimer l'âge classique, permet aux différences entre les esprits de tous âges de se manifester. Un déplacement ne manque pas de s'effectuer du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : ce ne sont plus Saint Cyran et Garasse, Arnauld et Bossuet qui disputent, mais, par Pascal interposé, interprétant autant qu'interprété, Joseph de Maistre et Alexandre Vinet, Victor Cousin et Sainte-Beuve qui se mesurent et s'affrontent. L'histoire des *Pensées* n'est plus affaire simplement d'éditeurs ou de paléographes, elle devient le révélateur des clivages non seulement entre ultramontanisme et gallicanisme, mais surtout entre religion de la raison et religion du cœur ou encore entre apologétique et herméneutique. Après avoir fait de son *Port-Royal* la clef de toute une réinterprétation des grands classiques, Descartes et Malebranche, Corneille et Racine, Molière et La Rochefoucauld, Sainte-Beuve en fait, sans le vouloir expressément, une grille de lecture pour son époque elle-même. Rappelons-nous l'altière entrée de Joseph de Maistre au L. III, p. 169 de l'ouvrage : « Le XVIII<sup>e</sup> siècle en masse avait gagné la victoire et était encore rangé sous les armes, Voltaire en tête de front de son état-major, quand un chevalier de la Rome papale s'est avancé. Il était seul, il est allé droit au chef, au généralissime, à Voltaire en personne ». Pouvait-on imaginer plus redoutable adversaire que celui qui avait su gré au roi d'avoir fait passer le soc de la charrue pour les féconder sur des terres qui n'avaient encore produit « que quelques mauvais livres » ! Fallait-il cependant que ce fut un autre ultramontain qui, dans son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, réactualisât Pascal, mais la question est justement de savoir si la querelle du gallicanisme, comme aussi le problème de l'indifférence, ont même valeur et même portée en 1660 et en 1830.

C'est encore la dimension apologétique des *Pensées* qui est ici en jeu et d'abord l'économie même de l'ouvrage. Que Sainte-Beuve préférât l'édition Frantin (1834), en dépit de ses maladresses, à l'édition Faugère (1844), plus complète et plus rationnelle, témoigne de cette appropriation d'une œuvre que chacun ramène à son usage personnel. Le *Rapport* de Victor Cousin sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* (1842) ne pourra être accueilli que comme un défi aux yeux de celui qui, cherchant à être édifié plutôt que persuadé, reste plus sensible au monument latent d'une architecture inachevée qu'aux reconstructions qu'en tentent les tenants d'une stricte argumentation. Il faut savoir, certes, composer les deux exigences, si l'on veut rester cohérent avec le projet apologétique

lui-même. Au Père Hardouin, qui semble l'ignorer lorsqu'il dénonce ceux qui sont, selon lui, des Athées dévoilés, Sainte-Beuve répondrait, qu'à vouloir user de sa raison en matière de théologie, on est toujours le déiste de quelqu'un. Pourtant cet usage peut n'être que restrictif, ainsi chez Voltaire, comme l'avait bien compris le pasteur Boullier, ou chez Condorcet, dont Cousin ne sera, somme toute, qu'un épigone, comme le suggère Sainte-Beuve, au demeurant plus proche de l'enthousiaste Alexandre Vinet que du sceptique auteur du *Rapport*. A vouloir trop prouver, une raison sourcilleuse finit cependant par ruiner aussi bien la démonstration que l'édification. Le jugement de Sainte-Beuve sur Cousin est en définitive assez négatif ; écoutons-le : « Le grand travail moderne sur Pascal a été plutôt philologique et littéraire ; mais on est arrivé par ce côté à des résultats assez imprévus. En voulant restituer le livre de Pascal et le rendre à son état primitif, on l'a véritablement ruiné en un certain sens. Ces colonnes ou ces pyramides du désert, comme les appellent Chateaubriand, ne sont plus debout aujourd'hui ; on les a religieusement démolies et l'on s'est attaché à en remettre les pierres comme elles étaient, gisantes à terre, à moitié ensevelies dans la carrière, à moitié taillées dans le bloc. C'est là le résultat le plus net de ce grand travail sur les *Pensées*. Le livre évidemment, dans son état de décomposition, et percé à jour comme il est, ne saurait plus avoir aucun effet d'édification sur le public. Comme œuvre apologétique, on peut dire qu'il a fait son temps. Il n'est plus qu'une preuve extraordinaire de l'âme et du génie de l'homme, un témoignage individuel de sa foi. Pascal y gagne, mais son but y perd » (III, p. 333). Cousin croyait nous aider à retrouver les matériaux de l'*Apologie* ; en fait, son zèle philologique s'inscrit en faux contre toutes les tentatives pour mettre en forme une « machine » à persuader, que ce fussent celle de Port-Royal (1670), celle de l'abbé Bossut (1779), celle de l'abbé Ducreux (1780) ou encore celle de Frantin. L'idée même d'un « plan de Pascal » est compromise et, avec elle, disparaît la finalité de l'entreprise : « Quand tout l'effort récent d'alentour a été de décomposer et de briser ce qui était déjà en fragments, convient-il et a-t-on le droit de ressaisir ces morceaux de plus en plus épars, d'y jeter le ciment qui les pourrait unir et de les considérer dans leur lien probable et dans leur ensemble ? » (III, p. 334). Mais alors qu'est-ce qu'une *Apologie* sans portée apologétique, qu'est-ce que ce Pascal qui ne convainc ni ne persuade ? Le *Port-Royal* ne serait-il que l'accomplissement d'un processus de subjectivisation, où la foi se ferait émotion, la religion religiosité c'est-à-dire état d'âme, la dévotion parfum ? Bien avant qu'il eût conçu son ouvrage, le jeune Sainte-Beuve témoignait de cette orientation ; à

Lamennais qui lui écrivait : « Lisez, relisez le livre d'Augustin, c'est notre histoire à tous », il répondait : « L'essentiel, c'est que dorénavant la pensée religieuse ne s'éloigne plus de moi, et que même à cet état vague et flottant sous lequel elle m'environne, elle me pénètre de plus en plus » (2 août 1831). A chaque lecteur alors de tenter son appropriation personnelle tant de Pascal que de chacune des figures dont on brosse ici le portrait. N'est-ce pas la règle interprétative que nous donne Sainte-Beuve lui-même dans un article de la *Revue des deux mondes* du 1<sup>er</sup> juillet 1844 : « Il m'est arrivé dans un chapitre de Port-Royal d'avancer que chacun, plus ou moins, porte en soi son Montaigne, c'est-à-dire sa nature un peu païenne, son moi naturel où le christianisme n'a point passé. On pourrait presque affirmer de même que de nos jours, tout cœur troublé qui conçoit le doute et qui en triomphe ou qui le combat, porte son Pascal en lui, et, selon les manières diverses de souffrir et de lutter, on conçoit ce Pascal diversement : chacun de nous fait le sien »<sup>2</sup>.

Le projet n'est plus apologétique, on le voit, il est psychologique. Il ne s'agit plus de connaissance de Dieu, mais de connaissance voire de culture de soi. Ce déportement égotiste est guère conforme à l'idéal cyranien. La vérité dont témoignent tous ces portraits n'est plus religieuse mais humaine, rien qu'humaine, « quelque chose dont la source est dans les entrailles de l'homme » (III, p. 292). Paradoxalement, le « grand travail philologique » suggéré par Cousin aura dessaisi les œuvres envisagées de leur portée originelle ; Sainte-Beuve peut conclure sur Pascal : « On ne lui a rendu la lettre que pour lui mieux retirer l'esprit » (III, p. 293, note 1). Que devait-il en résulter ? Une nouvelle image de l'homme, dont l'augustinisme aurait fait, selon un mot de Pierre Bayle cité par Sainte-Beuve, « un individu paradoxe de l'espèce humaine » (III, p. 290). En deçà d'une dramatisation de l'existence, manifeste dans le grand cérémonial de la mort déployé au chevet de Saint-Cyran, de Saci, de Pascal et des deux Angélique, dans une nette complaisance envers le rituel ascétique, dans un dolorisme

---

<sup>2</sup> Il est évident qu'après les démonstrations de Tourneur et de Lafuma l'éditeur des *Pensées* ne saurait légitimement choisir un autre ordre que celui des Copies, dont la première, rappelons-le, servit de base à l'édition de Port-Royal (1670) et la seconde, écrite de la même main, témoigne de la fidélité de Gilberte Périer, à la classification en 27 liasses. Les belles éditions de Philippe Sellier, Michel Le Guern et Jean Mesnard réalisent, au-delà de leurs espérances, le vœu des héritiers de Pascal. L'idée que nous avons hasardée, dès 1975 (*Nature et histoire dans l'Apologétique de Pascal*) d'un ordre multidimensionnel des *Pensées*, susceptibles selon les diverses opportunités d'être redistribuées, peut certes inspirer la tentative ingénieuse d'Emmanuel Martineau, elle ne saurait apporter qu'un jeu de variations, au demeurant utile à l'interprétation de fragments qui n'ont jamais fini de dire leur dernier mot.

même mal contenu, la thématique janséniste du péché et de la grâce travaille l'âme en profondeur, au point de produire un homme aux irrésistibles passivités comme aussi aux inexplicables élans. Ce n'est plus Jansénius, ni Saint-Cyran, ni Pascal qui s'expriment, mais *Amaury*, l'anti-héros de *Volupté*, dans ces lignes qui témoignent d'une réduction du spirituel au psychologique : « Que cette facilité à choir, qui ne diminue pas jusqu'aux dernières limites et tant qu'on n'a point passé le Jourdain sacré... que cette fragilité qui m'a fait comprendre combien il ne suffit pas de vouloir à demi, mais combien il faut vouloir tout à fait, et combien il faut encore que ce vouloir, qui est nôtre, soit agréé, béni et voulu de Dieu ! Notre volonté seule ne peut rien, bien que sans elle la grâce ne descende guère ou ne persiste pas... Volonté et grâce !... Pierre d'achoppement pour tant de savants et saints hommes, ce duel, l'avouerais-je ? à titre de mystère ne m'embarassait pas. Toutes les fois que je tombais ainsi net, sans qu'il y eût rien prochainement de ma faute, je me sentais libre, responsable encore ; il y a toujours dans la chute assez de part de notre volonté, assez d'intervention coupable et sourde, et puis d'ailleurs assez d'iniquités anciennes ou originelles amassées, pour expliquer et justifier aux yeux de la conscience ce refus de la Grâce. Toutes les fois au contraire que je réussissais à force de soins et de peine, je ne sentais pas ma volonté seule mais je sentais la grâce favorable qui aidait et planait au-dessus » (*Volupté*, chap. XV, pp. 228-229). Voilà les intermittences du cœur, ses orages, ses passions, ses retombées expliqués par un vouloir qui échappe à lui-même, se transcende, par en haut comme par en bas, dans son exercice même. Certes, ce démon de l'analyse intérieure s'était déjà manifesté au XVII<sup>e</sup> siècle ; de Nicole Madame de Sévigné disait qu'il « cherchait dans le fond du cœur avec une lanterne » et qu'elle était persuadée qu'il le faisait « à son intention » (Lettre du 7 octobre 1671), mais, quand Jeanne de Chantal en venait à subtiliser, François de Sales l'arrêtait : « Vous craignez la crainte, puis vous craigniez la crainte de la crainte ; vous vous fachez de la facherie, et puis vous vous fachez d'être fachée de la facherie : c'est comme j'en ai vu plusieurs qui, s'étant mis en colère, sont après en colère de s'être mis en colère ; et semble tout cela aux cercles qui se font en l'eau quand on y a jeté une pierre » (*Nouvelles lettres inédites*, Paris et Turin, I, p. 303). Désormais, on fait des ronds dans l'eau avec la conviction d'avancer dans la connaissance de soi. L'âme pourtant n'est-elle pas un abîme en lequel on se perd ? Sainte-Beuve concédait à François de Sales que, pour ne point s'y perdre, il convenait d'y suivre Dieu « et de marcher après lui sur la fine pointe de l'âme sans aucun autre besoin d'assurance ou de

lumières que celles de la foi simple et nue » (I, p. 269). Justement, pour marcher sur les flots, encore faut-il avoir la foi, sinon l'explorateur immergé ne se pourra livrer qu'à la psychologie des profondeurs. Quelle ne doit pas être alors notre circonspection, quand Sainte-Beuve nous dit qu'il voit par les yeux du cœur, sans que ce soit par ceux de la foi !

\*  
\*\*

Le *Port-Royal* de Sainte-Beuve est-il, en définitive, le portrait du grand siècle ? Du grand siècle, les figures représentées par Philippe de Champaigne auraient pu être les icônes et non pas les portraits, car ce serait méconnaître la négativité de Port-Royal en cet âge classique, oublier que c'est par une présence d'absence qu'il s'est manifesté à son époque, par un refus du monde qu'il s'est affirmé en ce monde, par une perpétuelle contestation de la morale séculière qu'il a manifesté sa vitalité spirituelle. C'est parce qu'il est, en fait, un « tableau », c'est-à-dire une scène arrangée en vue de l'effet extérieur, que le « portrait » diffère la rencontre qu'il aurait dû provoquer. Parce qu'il refuse le cérémonial d'un homme en représentation, Port-Royal c'est l'âge classique en négatif. Si Sainte-Beuve soutient la gageure d'y voir plutôt un portrait, c'est parce que pour lui le monastère est en phase et non point en rupture avec les grands de la littérature – Corneille et Rotrou, Molière et Racine, La Rochefoucauld et La Bruyère, Madame de Sévigné – de la spiritualité – François de Sales, Malebranche, Bossuet, Fénelon – et du monde – prince et princesse de Conti, princesse de Guéméné, Madame de Longueville, duc et duchesse de Liancourt. Bien plus, il est, selon lui, l'âme même de ce siècle, qui déclinera de l'avoir méconnu et périra de l'avoir rejeté, car le rejet de Port-Royal est, pour le trône comme pour l'autel, le rejet de la pierre d'angle sur laquelle ils étaient fondés. On peut craindre, certes, qu'une telle vision relève du mythe plutôt que de l'histoire. Pourtant, ce qui peut l'accréditer est cette idée que Port-Royal est le laboratoire – *orare et laborare* – où se façonne l'homme moderne. L'essentiel de cette vaste fresque n'est en effet ni la journée du guichet, ni l'arrestation de Saint-Cyran, ni l'enlèvement des religieuses, ni leur retour en procession, ni la mort de Saci ni l'évocation de M. Hamon tricotant en psalmodiant sur son âne, mais la description du passage de Montaigne en Pascal, lorsque tout Montaigne, sa nature païenne et sa joie de vivre, son inquiétude aussi et son scepticisme se retrouvent en Pascal pour s'y inverser, y changer de sens, y vivre d'une vie nouvelle : « Montaigne, écrit Sainte-Beuve, se peut étudier, je l'ai dit,

au sein de Pascal. Il fut pour lui, à certaines heures, le renard de l'enfant lacédémonien, le renard caché sous la robe. Pascal en était souvent repris et mordu et dévoré. En vain il l'écrase et il le rejette : le rusé revient toujours. Il s'en inquiète, il le cite, il le transcrit quelquefois dans le tissu de ses propres *Pensées*... Montaigne s'était ancré en lui, sous l'air d'y vouloir à peine loger » (II, pp. 387-388).

L'image du renard de l'enfant lacédémonien est émouvante. Pourquoi cette gourmande joie de vivre de l'auteur des *Essais* devient-elle l'objet d'un larcin que l'on dissimule et même que l'on refoule, au point qu'il finit par nous dévorer ? Comment se peut-il faire que la puissante montée de sève, que l'on a nommée Renaissance, se soit retournée contre elle-même, censurée, condamnée, barrée, pour n'être plus vécue que sur le mode de la mauvaise conscience et de la faute ? La théorie augustinienne du péché et de la grâce n'explique rien, elle n'est que le corollaire théologique de l'une de ces étonnantes catastrophes où semble s'inverser l'histoire humaine pour prendre un nouveau cap. Non ! ce n'est pas du grand siècle que Port-Royal donne le portrait, c'est de l'homme moderne, qui a traversé Romantisme et Révolution, voyant crouler les trônes et mourir les empires, de cet homme dont la dignité est d'être sans dignités, en qui, grandeur et misère s'échangeant, Montaigne ne cesse de passer en Pascal, et ce portrait est en définitive celui de Charles-Augustin Sainte-Beuve lui-même.